

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La petite fée (suite); Dab-chelim. — VARIÉTÉS : Juste sévérité; L'oisiveté; Le Chat botté (suite).

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA PETITE FÉE.

Fortifiée par sa prière, l'enfant s'était bravement mise en route; un secret instinct lui disant que Jacqueline n'eût jamais consenti à se séparer d'elle, elle s'était contentée de l'embrasser tout doucement pendant son sommeil avant de partir, et, son paquet de hardes au bout d'un bâton, elle s'enfuit aux premières lueurs du jour.

Dans sa foi naïve, elle ne doutait pas que la vierge Marie n'allât en personne avertir sa mère de son départ et lui promettre son prochain retour. Savait-elle, d'ailleurs, calculer le temps et l'espace? et n'avait-on pas de bonnes raisons pour la nommer Simplette?

Elle allait donc toujours devant elle, demandant à ceux qu'elle rencontrait le chemin qui menait au camp des ennemis.

Les uns levaient les épaules en riant.

Les autres la regardaient avec pitié.

Tous passaient sans répondre.

Enfin, un voiturier plus complaisant s'arrêta.

« Mais, ma petite, lui dit-il, l'armée ennemie, en envahissant la frontière, s'est arrêtée à plus de vingt-cinq lieues d'ici, et on ne vous laissera jamais appro-

cher du camp.... Les sentineilles vous prendront pour une espionne. »

Simplette ne savait pas ce qu'étaient une sentinelle ni une espionne; avec l'entêtement de l'ignorance elle répéta :

« Dites-moi le chemin qui mène au camp des ennemis. »

— Ma pauvre enfant, dites-moi plutôt celui qui conduit à votre demeure et je vous y ramènerai, quitte à faire un détour; on ne peut en conscience vous laisser accomplir un tel projet. »

Simplette s'obstina à ne pas avouer d'où elle venait, et à aller où elle voulait.

Elle n'avait souvent pas d'idées et jamais plus d'une, mais alors elle y tenait ferme.

Elle reprit :

« La petite fée ne doit pas pleurer, j'irai.... »

— La petite fée! répéta le bon voiturier; qu'est-ce à dire?... De qui parlez-vous?

— De la petite fée; tout le monde l'aime et Simplette aussi!

— Décidément, la pauvre est folle, » pensa le brave homme.

Il siffla ses chevaux dans l'intention de poursuivre son chemin; puis il eut un remords, et, revenant vers la jeune fille :

« Allons, dit-il brusquement, montez sur mon chariot et étendez-vous sur la paille, car vos pieds sont meurtris; je vous conduirai jusqu'à la prochaine hôtellerie. »

Simplette ne se le fit pas répéter, et ils se remirent en voyage. Ils allaient sans se parler. Le conducteur gourmandait ses bêtes quand elles bronchaient. Sim-



Qui va là ? (Page 226, col. 2.)

plette sommeillait, la tête appuyée sur son petit paquet de hardes; car, préoccupée de son projet, elle n'avait pas dormi la nuit précédente.

Au pied d'une côte, les cahots de la voiture et peut-être la faim l'éveillèrent; elle descendit et se mit à cueillir des mûres de haie.

« Eh! là-bas, que faites-vous, nigaude?... cria le voiturier. Voulez-vous attraper les fièvres.... Si vous avez faim, que ne parlez-vous? »

Il tira d'un havre-sac un morceau de pain bis et un reste de fromage de chèvre et les offrit à l'enfant, qui les dévora.

« Halte! fit-il en la regardant avec bonhomie; ne mangeons pas tant sans boire.... Voyez si ma gourde est vide.... »

Simplette but un peu de vin, et, réconfortée par ce repas, elle se prit à causer avec abandon.

Elle conta que le marquis était prisonnier; que la petite fée se désolait; qu'assise, à son insu, dans sa chambre, elle avait entendu ses sanglots; qu'alors elle avait résolu de partir, et qu'elle était bien sûre que la vierge Marie avertirait Jacqueline.

A chaque parole, le voiturier pensait :

« Pauvre, pauvre fille! Je le savais bien, elle n'a pas sa raison.... Dieu la prenne en pitié! »

Enfin, le chariot s'arrêta devant une auberge.

« Ah! maître Jacques, cria l'hôtesse, vous nous amenez compagnie, aujourd'hui.... Cette brunette est-elle votre fille ou votre sœur? »

— Ni l'une ni l'autre, ma commère; c'est une enfant que j'ai trouvée en route et qui s'en va au camp ennemi chercher des nouvelles d'un marquis blessé. »

On crut à une facétie de maître Jacques, et les rouliers qui se rafraîchissaient devant la porte se mirent à rire.

« Non, reprit Jacques, il n'y a pas là de quoi plaisanter. »

Et, se touchant le front en désignant Simplette avec mystère, il murmura :

« L'esprit s'est envolé. »

A cette époque charitable et superstitieuse, on avait pour la folie toutes sortes d'égards.

« Pauvre petite! s'écria l'hôtesse émue; allez-vous l'emmener loin, Jacques? »

— Non, puisque je tire à gauche et que le camp ennemi doit être là-bas sur la droite.... J'espère que quelque camarade s'en chargera; elle est bien douce et pas gênante.

— Comment, vous voulez qu'elle aille en effet du côté de l'armée étrangère?...

— Puisqu'elle y tient tant....

— Écouter une folle!...

— Qui sait?... Peut-être, après tout, est-ce son bon ange qui lui souffle sa conduite. »

En tous cas, le bon ange de Simplette dut disposer, en faveur des projets de la pauvre fille, maître Jean, l'un des confrères de maître Jacques, car il offrit de la conduire à son tour une portion de chemin.

Elle soupa des débris du repas des rouliers, dormit dans la grange, et partit dès l'aurore avec son nouveau protecteur.

D'étape en étape, tantôt marchant, tantôt se reposant sur le chariot d'un brave voiturier ou sur l'âne d'une complaisante paysanne, elle arriva, sans trop de fatigue, jusqu'au camp ennemi.

Elle avait mis près de huit jours à accomplir son voyage, car elle ignorait la route la plus courte; il y eut des soirs où elle se coucha sans avoir mangé autre chose que des fruits ou des racines sauvages; des heures où, toute tremblante, il lui fallut cheminer seule à travers de grands bois sombres; mais sa confiance ne s'ébranla pas, son courage ne faiblit point. Songeant à la petite fée, ou priant la vierge Marie, elle oubliait sa faim et ses frayeurs.

Quand elle vit de loin les tentes de l'armée ennemie se déployer dans la campagne et les armes briller en faisceaux, ses joues se colorèrent d'un vif incarnat, et son front se leva vers le ciel avec reconnaissance. Elle touchait au but!

V

Le plus difficile pourtant restait à accomplir.... Une fille douée de plus d'esprit se serait beaucoup tourmentée des obstacles qu'il fallait vaincre pour parvenir auprès du prisonnier, et, en cherchant les moyens de réussir, aurait reculé peut-être devant les périls de sa mission.

Simplette ne se donnait pas tant de peine; elle allait sans réflexion, comme un instrument docile obéit à la main qui le fait mouvoir.

Elle fit sa toilette au bord d'un clair ruisseau, mit sa robe de fête, et, cachant ses vêtements souillés de poussière et son bâton de voyage dans un buisson touffu, elle se dirigea vers le camp.

Elle suivit un petit sentier solitaire et allait franchir un léger pont de planches jeté sur un large fossé, quand une sentinelle avancée cria :

« Qui va là? »

— Simplette, mon bon monsieur, répondit l'enfant; Simplette, qui vient de la part de la petite fée chercher des nouvelles du marquis. »

Le patois que parlait Simplette ressemblait assez à la langue du soldat étranger, mais il ne comprit rien à ces paroles, pour lui vides de sens; et, avec sa longue pique il barra le pont de planches.

« Hors d'ici, on ne passe pas! dit-il d'un ton si rude, que l'enfant, terrifiée, murmura :

— Mère de mon Sauveur, ayez pitié de moi! »

A ce moment, une belle cavalcade parut tout à coup derrière le ravin.

C'étaient des officiers qui visitaient le retranchement; leurs chapeaux avaient de longues plumes, l'un d'eux s'arrêta; sa figure respirait la noblesse et la bonté.

Touché de la physionomie douce et intéressante de Simplette, il se prit à l'interroger et à lui demander ce qu'elle faisait là.

Pourtant, un de ses compagnons s'approcha et lui dit avec respect :

« Pardon, monseigneur, mais ne voyez-vous pas que cette petite villageoise affecte la folie pour vous en imposer? Qui sait même si ce n'est pas une espionne qui profite de la trêve pour venir inspecter notre campement? »

— Quoi! répondit le prince (c'était un prince), la fausseté saurait-elle prendre ainsi le masque de la candeur? Ce doit être une pauvre fille à qui la frayeur de la guerre ou la perte d'un membre de sa famille aura tourné l'esprit. »

Et il voulut poursuivre sa ronde, en jetant un regard de pitié à Simplette; mais celle-ci, tombant à genoux

et les bras étendus, s'écria avec l'accent d'une ardente prière :

« Oh ! ne vous éloignez pas... La petite fée pleure, et j'ai juré de lui porter des nouvelles du marquis son père... »

— Quel marquis ? fit le prince, ému de l'attitude et des larmes de Simplette.

— Le marquis mon maître ; il est blessé, il est prisonnier... Faites que je le voie, je vous en prie.

— En effet, dit le prince consultant l'un des officiers qui l'entouraient, n'avons-nous pas à l'ambulance un colonel pris les armes à la main?... Bandez les yeux de cette enfant, et conduisez-la près de lui... Nous verrons bien si elle nous trompe ! »

Simplette parvint ainsi jusqu'au près du marquis ; une autre, plus habile, eût échoué probablement dans une telle entreprise, mais, à défaut d'esprit, elle avait son cœur pour guide, et ce guide-là n'est-il pas celui qui trompe le moins ?

Le père de Berthe allait mieux de sa blessure ; il souffrait surtout de sa captivité.

Étonné de la démarche de Simplette, il ne pouvait en croire ses yeux.

Il voulut qu'elle lui contât son voyage miraculeux... Elle ne sut répondre qu'une chose :

« Votre fille pleurait ; j'ai prié la vierge Marie et elle m'a menée près de vous.

— Qu'elle soit bénie ! » reprit le colonel.

Et, après avoir longtemps interrogé l'enfant sur sa famille, après l'avoir chargée de mille tendresses pour sa femme et pour ses filles, il demanda l'autorisation de remettre à Simplette une lettre destinée à la marquise.

Mais le bon prince n'était pas là, l'officier défiant s'y trouvait, et il refusa plumes et papier.

Alors Simplette dit :

« Mon maître, répétez-moi deux ou trois fois ce que vous voulez écrire ; je suis bête et sans moyens, mais, à force de le vouloir, je pourrai sans doute retenir une phrase... pourvu qu'elle ne soit pas trop longue.

— Eh bien ! recommande à la marquise de faire toutes les démarches possibles pour que je sois compris dans le premier échange de prisonniers. »

Simplette ouvrit de grands yeux, redit ces mots, dont elle ne saisissait pas la valeur, et, baisant la main du marquis :

« Adieu, mon maître.

— Quoi ! tu repars tout de suite, et tu n'as pas peur de t'en retourner seule et si loin ?

— Je suis bien venue... »

Et, sur cette réponse, qui n'était pas des plus sottes, la voilà repartie...

VI

Pendant ce temps, savez-vous ce que faisait la pauvre Jacqueline ? Elle se lamentait et ne se lassait pas de chercher son enfant perdue.

Quelques-uns lui donnèrent à entendre que Simplette avait pu se noyer dans un étang voisin.

Elle ne le crut pas ; elle serait morte de désespoir, si elle l'avait cru.

Elle aimait tant sa fille ! plus les autres se moquaient du peu d'esprit de Simplette, plus elle la caressait. Ne fallait-il pas, à force de tendresse et de soins, la dédommager de ce qui lui manquait ?

Le bon Dieu, dans sa miséricorde, l'a voulu ainsi ; ce sont souvent les moins beaux, les infirmes, les faibles

de corps ou d'esprit que leurs mères chérissent davantage.

Elles sentent qu'elles sont seules à les aimer et les veulent aimer pour tous !

Jacqueline contait sa douleur à la petite fée... Celle-ci ne tentait pas de la consoler, mais elle l'écoutait et pleurait avec elle.

Un jour qu'elles se promenaient ensemble dans la campagne, Jacqueline parlant de Simplette et Berthe soupirant à ses récits, elles eurent l'idée d'entreprendre une neuvaine à la Vierge du petit oratoire.

Elles y vinrent chaque matin, et, quand elles sortaient de la modeste chapelle, je ne sais quelle foi et quelle espérance mystérieuse inondaient le cœur de la mère affligée.

Peut-être la vierge Marie exauçait-elle le vœu de Simplette, en rassurant secrètement Jacqueline.

« Dieu me la rendra, disait alors, en séchant ses larmes, la nourrice de la petite fée ; il sait qu'elle est mon seul bien sur la terre, la joie, la force de mes vieux ans... Qu'on rie tant qu'on voudra de sa simplicité, son cœur a pour sa pauvre vieille mère des trésors de tendresse ; puis, sa bouche fraîche donne à mon front ridé de si doux baisers !

« Rien qu'à la voir filer son rouet contre notre étroite fenêtre, notre cabane obscure me paraissait joyeuse... Depuis qu'elle est partie, il me semble que le soleil n'y entre plus !... Oh ! mais elle reviendra !... Elle se sera égarée ; elle n'aura pas su retrouver son chemin ; quelque âme charitable me la ramènera !

« Il faut que je lui achète une paire de sabots neufs, car je parie qu'elle me rapportera les siens en morceaux... Chaque jour je l'attends, je prépare la soupe qu'elle préfère, puis, le soir venu, je la donne ; je ne saurais manger sans elle.

« J'ai garni sa quenouille de lin... Pauvre Simplette, elle n'est pas adroite, souvent elle embrouille ou rompt son fil, mais de quelle voix caressante elle me demande de rétablir son ouvrage !... Les autres mères, à mesure qu'elles voient grandir leurs enfants, sentent qu'ils leur échappent ; ils sont comme les petits oiseaux qui apprennent à voler seuls et se passent de leurs parents ; mais Simplette, pour sa vieille mère, reste toujours la petite fille qu'il me fallait soigner, conduire, comme je vous conduisais autrefois, mademoiselle Berthe. Elle ne fait jamais rien sans me consulter, et, le seul jour où elle est sortie sans m'avertir, elle n'est pas rentrée !

« Elle rentrera, n'est-ce pas ?... et vous me rappellerez que je dois la gronder, car, dans ma joie, j'ai peur de l'oublier. »

La neuvaine était finie, et, pour la dernière fois, Jacqueline et Berthe sortaient de la petite chapelle, quand la vieille nourrice poussa un grand cri, et, tremblante, se retint à l'épaule de la petite fée.

Ses yeux étaient bien faibles ; pourtant là-bas, au détour du sentier, les premiers, ils avaient aperçu son enfant !... Son enfant, maigrie par ses longues courses, brunie par le soleil, mais qu'ils eussent distinguée entre mille.

Ses jambes fléchirent, elle ne put avancer... Simplette vola dans ses bras, et, quand Jacqueline sut le motif de cette pénible absence, non-seulement elle oublia de la gronder, mais, orgueilleuse, elle s'écria :

« Et ils la croient bête, mon Dieu ! »

Berthe prit les mains de sa sœur de lait, et, l'embrassant, elle pleurait.

« Tu as vu mon père ! murmura-t-elle ; tu as pénétré jusqu'au camp ennemi ! Mais un ange t'a donc conduite !... Et que t'a dit mon père ? Souffre-t-il ? Pense-t-il beaucoup à nous ? »

— Il vous recommande de faire votre possible pour qu'il soit compris dans le premier échange de prisonniers, répondit Simplette ; ce sont ses propres paroles ; voilà une semaine que je ne cesse de me les répéter jour et nuit, de peur de les oublier. »

On commença les démarches tout de suite ; la petite fée fut, comme la plus habile en l'art d'écrire, chargée de rédiger la supplique adressée au roi.

Tandis qu'elle la recopiait sur un beau vélin, Simplette, qui furetait autour d'elle, renversa un de ces cornets de sable rouge qui servent à sécher l'écriture ; la poudre s'éparpilla sur un dessin commencé et teignit un arbre en rose.

La fillette émerveillée s'exclama :

« Oh ! c'est charmant ! mademoiselle, regardez... »

Berthe regarda ; rien n'était perdu pour son imagination de petite fée ; elle fit acheter des sables de toutes couleurs, en disposa avec art les nuances variées sur une gravure noire enduite de gomme, et obtint ainsi un tableau en relief qui ressemblait assez à une tapisserie improvisée.

C'était la fête de la marquise ; Berthe porta avec précaution son ouvrage sur la table où l'on servait le dîner, et cette invention nouvelle de la petite fée eut pour résultat de distraire un peu sa mère de ses tristes préoccupations.

Depuis ce dîner-là, Berthe renouvela fréquemment son surtout de table ; les dessins changeaient ; ils représentaient, tantôt un événement historique, tantôt un épisode intime, et, l'adresse de l'ouvrière aidant, ils devenaient plus merveilleux chaque jour.

Le placet adressé à Sa Majesté était parti depuis deux mois.

Le beau-père des filles du marquis l'avait confié lui-même à un sien parent, très-bien en cour, mais on n'en avait pas de nouvelles.

Il est probable que, dès ce temps-là, nombre de demandes se perdaient dans les antichambres du roi, et bien peu avaient le bonheur de parvenir jusqu'à lui.

La trêve allait expirer, et alors le moment favorable à l'échange des prisonniers serait certainement passé ; quand le retrouverait-on ?

La marquise et Berthe se le demandaient, lorsque le bruit se répandit tout à coup que le roi avait résolu de prendre en personne le commandement de son armée, et qu'il passerait par la ville prochaine, où il s'arrêterait

trois jours afin de faire reposer ses équipages.

VII

Quelle occasion d'obtenir la liberté du marquis ! Mais il fallait arriver jusqu'au roi, l'intéresser, le toucher ; et comment ?

« Ah ! disait Berthe, on a tort de m'appeler la petite fée ; je cherche le moyen de secourir mon père, et je ne le trouve pas. »

Elle parlait à Simplette, qu'elle regardait comme une vraie sœur depuis son grand voyage.

Simplette ne répondait pas : « Je vous tirerai de peine, soyez tranquille, » mais elle s'en fut rôder autour des cuisines du château où logeait le roi.

On la prit pour une des petites pay-

sannes chargées d'y porter des fruits ou du lait, et elle put se glisser au milieu d'une armée de marmittes qui allaient et venaient dans tous les sens.

D'abord, ils ne la remarquèrent point ; puis un chef de cuisine, ayant accroché en courant son couteau dans les cordons du tablier de Simplette, se mit en colère et lui demanda ce qu'elle voulait.



Adieu, mon maître (Page 227, col. 1.)



Simplette vola dans ses bras. (Page 227, col. 2.)

« Vous servir, mon bon monsieur, » répondit-elle en lui faisant une longue révérence.

Par malheur, le pied de Simplette rencontra une corbeille d'œufs, qui, brusquement renversés, se brisèrent.

« La jolie omelette ! s'écrièrent les marmitons ; la jolie omelette que voilà !... »

— A la porte la maladroite ! à la porte ! »

Ils la poussèrent rudement dehors ; le plus petit, qui était fort méchant, la pinça même au bras.

Elle ne cria pas et s'assit tristement sur la margelle du puits de la cour. Elle n'osait rentrer et ne voulait cependant pas s'éloigner du lieu où se trouvait le roi.

Tout à coup un grand remue-ménage se fit du côté des cuisines ; un chien, franchissant une fenêtre basse, passa comme une flèche devant Simplette ; il hurlait de douleur, et, après s'être roulé dans une mare, s'enfuit, toujours courant, du côté de la campagne. F. DE SILVA.

(La fin au prochain numéro.)

DABCHELIM.

I

Un roi sage et puissant, nommé Dabchelim, invita un jour à un grand festin les personnages les plus distingués de sa cour.

L'on servit à ce festin tout ce qu'il y a de plus délicat et de plus recherché ; les viandes étaient présentées sur des plats d'or massif, et les différentes boissons dans des coupes de même métal, au bruit d'une symphonie composée de toutes sortes d'instruments.

Après avoir goûté les plaisirs de la table et de la musique, le roi, pour satisfaire la raison aussi

bien que les sens, témoigna qu'il souhaitait s'entretenir sur des matières de sciences et de morale dont il pût tirer quelque profit. Pour en fournir lui-même la matière, il fit plusieurs questions aux convives sur la règle des bonnes mœurs, et il exigea que chacun parlât à son tour sur une vertu, en donnant une définition exacte et en exposât tous les avantages.

Le discours dont il fut le plus touché fut celui qui eut pour sujet la libéralité envers les pauvres ; chacun tomba d'accord que cette vertu surpassait toutes les autres parce qu'il n'y a aucune créature raisonnable qui ne puisse la pratiquer ; et que par elle, entre toutes les autres, l'on se rend digne de la gloire céleste. Cette pensée donna lieu d'en marquer l'excellence, et l'on

tomba d'accord, enfin, que la libéralité envers les pauvres est si agréable à Dieu, que c'est par elle qu'il se laisse apaiser et qu'il fait miséricorde.

Dabchelim, pénétré de ce qu'il venait d'entendre, voulut sur-le-champ mettre en pratique une leçon si profitable ; il ordonna aussitôt qu'on ouvrit son trésor et qu'on distribuât toutes ses richesses à ceux qui étaient dans le besoin.

Lorsque la nuit eut succédé au jour, Dabchelim se retira dans son appartement et se coucha. Au plus fort de son sommeil, comme son imagination ne lui représentait que des objets agréables, un vieillard vénérable environné de lumière lui apparut en songe, et, en l'abordant :

« Tu as fait aujourd'hui, lui dit-il, de très-grandes largesses, et tu as épuisé un riche trésor en aumônes. Cette action mérite récompense. Demain, dès que le soleil sera levé, monte à cheval et prends ta route vers le levant, tu trouveras de ce côté-là un trésor proportionné à la haute dignité que tu possèdes, et, avec ce trésor, je t'annonce que tu élèveras ta grandeur au plus haut degré qu'un mortel puisse atteindre. »

Dabchelim se réveilla à cette bonne nouvelle ; et, le cœur rempli de joie, il fit sa prière comme il avait coutume de la faire tous les matins, et remercia Dieu de la faveur qu'il venait de recevoir.

Dabchelim eut à peine achevé sa prière, qu'on lui amena un cheval richement enharnaché, selon l'ordre qu'il en avait donné en se levant ; en même temps, il mit le pied dans l'étrier et prit le chemin qui lui avait été marqué.

II

Lorsqu'il fut en pleine campagne, il jetait les yeux de tous les côtés, et cherchait s'il n'apercevrait rien qui eût rapport à ce qui lui avait été prédit la nuit précédente.

Comme il côtoyait une haute montagne, il aperçut l'ouverture d'une grotte peu éloignée du chemin ; dans cette grotte était assis un bon vieillard. Dabchelim eut envie de s'entretenir avec lui, et détourna son cheval pour aller à la grotte. Dès que le vieillard s'aperçut du dessein de Dabchelim, il se leva et alla au-devant de lui :

« O vous, lui dit-il, à qui Dieu a donné l'empire du



A la porte, maladroite ! (Page 229, col. 1.)

monde, cette demeure est à vous ; mettez pied à terre et prenez la peine d'y entrer. »

Lorsque Dabchelim fut descendu de cheval et qu'il se fût assis, le vieillard reprit la parole en ces termes :

« Sire, quoique la chétive retraite d'un vieillard retiré du monde soit fort misérable en comparaison du palais éclatant d'or et d'azur qui sert d'asile à Votre Majesté, cependant les anciens monarques, vos prédécesseurs, ont daigné quelquefois honorer les solitaires de leur présence et leur ont donné des témoignages de leur considération ; il n'est pas indigne des grands de visiter les pauvres, puisque Salomon, ce roi si puissant, daigna jeter les yeux sur la fourmi. »

Après un entretien de quelques moments, le vieillard vit que Dabchelim se disposait à remonter à cheval et à passer outre.

« Sire, lui dit-il, quoiqu'un pauvre solitaire tel que moi ne paraisse pas en état de faire des présents à un hôte d'un rang aussi illustre, j'ose néanmoins mettre à ses pieds ce qui se trouve en cette grotte. C'est, sire, un trésor très-considérable en or et en argent, en pierres et autres choses très-précieuses que mon père m'a laissé en mourant. Je n'ai pas voulu en faire usage ; tous les biens de ce monde sont sans attrait pour moi, je trouve mon bonheur dans la vie solitaire que j'ai embrassée, et j'ai renoncé à la richesse aussi bien qu'à la grandeur. Si donc Votre Majesté veut bien accepter le présent que je lui fais, elle peut faire enlever tout ce qui se trouve enfoui dans cette grotte. »

A ce discours, Dabchelim crut voir l'accomplissement de son rêve ; il donna ordre à ses serviteurs, qui l'avaient suivi à quelque distance, d'entrer dans la grotte et de mettre la main à l'œuvre. Ils ne travaillèrent pas longtemps sans découvrir l'ouverture du trésor et ils tirèrent tout ce qui s'y trouva et l'apportèrent devant lui. C'était de grands coffres d'un bois précieux. Dabchelim fit ouvrir ces coffres ; il y vit une quantité prodigieuse de perles, d'émeraudes, de rubis, de diamants et autres pierres précieuses d'un prix inestimable et une immense quantité de monnaie d'argent et d'or. Parmi tous ces coffres, il s'en trouva un remarquable par les pierreries dont il était enrichi, par les barres d'acier dont il était garni, et par un cadenas d'or qui le fermait. Mais il n'y avait point de clef et on ne la trouva pas, quelque recherche que l'on fit dans les autres coffres.

Cette difficulté piqua la curiosité de Dabchelim, qui souhaita ardemment de voir au plus tôt ce qui était renfermé dans ce coffre. Il dépêcha des officiers, avec ordre de faire venir en diligence, non pas un, mais plusieurs serruriers. Il fut obéi promptement, et, le cadenas rompu, l'on trouva dans ce coffre une cassette enrichie de pierreries, dans laquelle était une boîte d'or d'un travail admirable et d'une très-belle forme ; Dabchelim la prit, et, en l'ouvrant, il y trouva un morceau d'étoffe de soie blanche sur lequel étaient écrits des caractères syriaques. Il en fut étonné et demanda ce que ce pouvait être. Quelques-uns dirent que c'était probablement le nom et l'histoire de celui à qui le trésor avait appartenu ; d'autres, que c'était un talisman qui y avait été renfermé pour sa conservation, d'autres émirent d'autres conjectures semblables. Quand chacun eut dit ce qu'il en pensait : « Quoi qu'il en soit, dit Dabchelim, il s'agit de lire ces caractères, et je veux absolument savoir ce qu'ils signifient. »

III

Mais de tous ceux qui étaient près de sa personne, aucun ne s'étant trouvé capable de satisfaire sa curiosité, il ordonna qu'on allât lui chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce que ces caractères signifiaient. On découvrit avec peine un philosophe très-savant et très-versé dans les langues étrangères. On le lui amena. Dabchelim le reçut avec beaucoup d'honneur, et, lui présentant le morceau d'étoffe :

« Je vous ai fait venir, lui dit-il, pour que vous me donniez l'interprétation de cette écriture. »

Le philosophe, après avoir lu avec attention ce que cet écrit contenait, s'adressa au sultan :

« Sire, lui dit-il, ceci est un trésor plus précieux que tous les autres, de bons conseils et des avis utiles qui y sont contenus. En voici l'interprétation fidèle. »

Testament du roi Houschenk.

« Moi, Houschenk, qui suis maître du monde, je mets ces richesses en dépôt dans ce lieu, pour le grand et puissant empereur Dabchelim, sur la connaissance que j'ai, par révélation, qu'elles lui sont destinées. Et, avec cet or, cet argent et ces bijoux, j'ai fait enfermer ce testament en forme d'instruction, afin qu'il en fasse son profit lors de la découverte de ce trésor.

« Ces instructions sont comprises en dix articles.

« 1° Le roi n'accueillera jamais, sans un mûr examen, les rapports qu'on lui fera contre ceux qu'il aura une fois admis au nombre de ses conseillers et de ses confidents, parce que celui qui est une fois entré dans la faveur d'un roi est aussitôt en butte à l'envie de ceux qui partagent cette faveur ou qui y aspirent.

« 2° Il ne souffrira pas les médisants auprès de sa personne, parce qu'ils ne sont propres qu'à causer du trouble.

« 3° Il entretiendra la bonne intelligence entre ses ministres et ses principaux officiers, parce que les affaires importantes ne peuvent réussir que par leur bonne union.

« 4° Il ne se laissera pas séduire par la flatterie.

« 5° Il n'agira jamais avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra.

« 6° Jamais il n'abandonnera les règles de la prudence et de la discrétion ; et il se souviendra qu'on obtient plus de succès par l'habileté et la patience que par la force.

« 7° Il ne se laissera jamais ni entraîner par son premier mouvement ni dominer par la colère, et sera toujours disposé à pardonner.

« 8° Il ne fera de mal ni de tort à personne, afin qu'on en use de même envers lui ; le mal, selon le proverbe, est la récompense du mal.

« 9° Il n'entrera pas dans les affaires qui ne regardent ni sa personne, ni son caractère, ni ses États.

« 10° Les afflictions et les revers de fortune ne devront jamais ni causer aucun changement dans sa conduite, ni diminuer la grandeur de son courage. »

L'écrit finissait en cet endroit, et le philosophe, en achevant, le remit entre les mains de Dabchelim. Ce monarque le reprit avec beaucoup de respect, comme un talisman qu'il était résolu de porter sur lui, attaché au bras ou pendu au cou. Il embrassa le philosophe, pour lui marquer sa satisfaction.

« Par la lecture que je viens d'entendre, lui dit-il, je connais que ce trésor ne m'a pas été indiqué seulement pour l'or et les diamants qu'il contient, mais pour les conseils si utiles qui y étaient cachés. Avec la grâce de Dieu, je n'ai pas lieu de désirer plus de richesses que je n'en possède. Je ferai distribuer aux pauvres tout l'or et tout l'argent que contenaient ces coffres, j'estime plus que tous les trésors du monde les avis salutaires que renferme cet écrit. A.

VARIÉTÉS.

JUSTE SÉVÉRITÉ.

Justin, empereur d'Orient (365), pour rétablir l'ordre et la justice, indignement méconnus depuis quel- que temps, nomma préfet de Constantinople un magistrat intègre, qu'il arma de toute son autorité pour punir les coupables. Il déclara que les sentences du préfet seraient exécutées sans appel, et que le souverain ne ferait grâce à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous ceux qui jusque-là s'étaient fait une habitude de l'iniquité et de la violence, hormis un seul, qui, se croyant au-dessus de toutes les lois, s'empara du bien d'une pauvre veuve. La veuve alla se plaindre au préfet : le magistrat, par ménagement pour le coupable, voulut bien lui écrire, et le pria de rendre justice à la pauvre femme, qu'il chargea de porter elle-même la lettre.

Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages et des coups. Indigné d'une telle insolence, le préfet cite cet homme devant son tribunal. L'inculpé se moque de la citation, et, au lieu de comparaître, va dîner au palais, où il était invité ce jour-là. Le préfet, ayant appris que cet homme était à table avec l'empereur, demanda et obtint la permission d'entrer dans la salle du festin, et, adressant la parole au prince :

« Seigneur, lui dit-il, si vous persistez dans la résolution que vous avez annoncée de réprimer toute injustice, je continuerai d'exécuter vos ordres ; mais si vous renoncez à ce projet si digne de vous, s'il faut que les plus méchants des hommes soient honorés de votre faveur et admis à votre table, daignez recevoir ma démission d'un emploi dans lequel je ne puis que me rendre odieux sans vous être utile. »

Justin, frappé de cette noble remontrance :

« Je n'ai point changé d'avis, répondit-il ; poursuivez partout l'iniquité, je vous la livre : fût-elle assise avec moi sur le trône, je l'en ferais descendre pour subir son châtement. »

Armé de cette réponse, le magistrat fait saisir le coupable au milieu des convives, le traîne à son tribunal, écoute la plainte de la veuve ; et, comme cet homme, auparavant si superbe, alors interdit et tremblant, ne pouvait alléguer aucun moyen de défense, il lui fit infliger un châtement exemplaire. Ses biens furent saisis au profit de la veuve, et cet exemple arrêta pour longtemps à Constantinople l'usurpation et la violence.

H.

L'OISIVETÉ.

Si l'excès du travail est souvent pernicieux, l'excès du repos l'est encore plus. L'inaction est comme la

rouille, qui gâte beaucoup plus que l'usage. Une clef dont on se sert souvent est toujours claire.

L'oisiveté corrompt ce qu'il y a dans nous de plus incorruptible et de plus divin. Une vie oisive étouffe le germe des vertus et ne produit que des crimes et des vices, comme une terre inculte ne donne que des ronces et des chardons. Les herbes les plus mauvaises naissent à l'ombre et dans les lieux stériles ; les eaux croupissantes sont toujours infectes et malsaines. Celui qui ne fait rien pense à mal faire et fera bientôt mal. Il ne faut quelquefois à l'oisiveté qu'une heure, et moins encore, pour faire périr une vertu de plusieurs années.

L'occupation et le travail modéré ont un grand avantage, c'est de nous préserver de l'ennui, ce mortel ennemi de notre bonheur, et de faire couler les jours avec une rapidité qui étonne. C'est par l'oisiveté que l'ennui est entré dans le monde. On ne recherche si fort les plaisirs, le jeu, les compagnies, que parce qu'on ne sait que faire. Celui qui aime le travail se suffit à lui-même.

Le sage n'est jamais oisif ; il se fait quelques occupations honnêtes, pour employer les loisirs que ses affaires peuvent lui laisser. Persuadé que le travail le moins honorable déshonore encore moins que la paresse, il ne rougit d'aucun travail, l'oisiveté seule lui paraît honteuse. Si le loisir lui semble doux, ce n'est pas pour ne rien faire, c'est pour avoir la liberté de choisir et de modérer ses occupations.

A la place du travail des mains, qui n'est ni de tous les goûts ni de tous les états ; à défaut des affaires, qui ne suffisent pas toujours pour remplir tous les moments, le sage sait se faire des occupations aussi agréables qu'utiles : tantôt, jouissant de lui-même dans une agréable solitude, il s'entretient, il s'instruit avec ces illustres auteurs dont les ouvrages immortels composent sa bibliothèque et font ses délices ; tantôt il se plaît à observer, à étudier la nature, dont le livre admirable, ouvert à tous les yeux, est lu si peu ; tantôt les productions différentes que la terre fait éclore de son sein et qu'elle pousse à tous ceux qui se plaisent à la cultiver, l'occupent d'une manière toujours variée, toujours nouvelle, et, élevant ses pensées jusqu'à l'auteur même de la nature, elles le remplissent d'admiration et de reconnaissance. S'il sort de sa retraite pour se livrer à la société, la justice, l'humanité, la bienfaisance s'empressent, pour ainsi dire, à lui servir de cortège, et marquent tous ses pas par quelque action vertueuse. Quelle occupation fut jamais plus belle et plus digne de l'homme ? D.

AVIS.

A partir du 1^{er} juillet, le prix de la SEMAINE DES ENFANTS a été modifié ainsi qu'il suit :

Chaque numéro. 15 centimes.

Chaque volume broché. 8 francs.

Le prix de l'abonnement ne change pas, et reste ainsi fixé :

Abonnement pour Paris { 6 mois. . . 6 francs.
1 an. . . 11 francs.

Abonnement pour les { 6 mois. . . 8 francs.
départements 1 an. . . 15 francs.

Pour l'étranger, le prix de l'abonnement doit être augmenté de la différence du prix du port.



(Le Chat botté, par FERRAULT.)

Au secours ! au secours ! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie !